

Norbert Mainville

Une étrange
planète



Une étrange planète



Norbert Mainville

Une étrange planète

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2453-2

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

AVERTISSEMENT

Il est possible de lire cette histoire chapitre après chapitre (le 1, puis le 2, le 3 etc... jusqu'à la fin) d'une manière classique. Le récit sera parfaitement cohérent et compréhensible par tous.

Pourtant, je préconise d'entamer par le chapitre 1, puis le 1 prime, le 2 et le 2 prime etc... Ce « bonus », comme l'on dit maintenant, permettra une meilleure compréhension des événements et des personnages de cette étrange affaire.

Enfin, une autre possibilité serait de ne lire que les chapitres « prime », de s'en tenir là, ou de prendre connaissance seulement après des chapitres « originels ». Je déconseille vivement cette méthode qui pourrait s'avérer dangereuse pour le lecteur. En effet, il entrerait ainsi de plein pied, si j'ose dire, dans la tête des protagonistes de ce récit, sans précaution ni préparation. Face à de tels soliloques, ses neurones pourraient être secoués, s'entrechoquer et en pâtir gravement. A ses risques et périls.

A vous de voir ! Bonne(s) lecture(s). En tous cas, commencez par le chapitre : 0.

N. M.

CHAPITRE 0

Mettant pied à terre, au bout de la passerelle qui lentement gémi à l'unisson du léger clapotis, Fasila connaît sa chance. Elle débarque, sa petite valise à la main, dans ce *délicieux pays* que la pluie arrose régulièrement d'eau bienfaisante, où le soleil chauffe modérément la peau, entre des nuages blancs qui s'effilochent à force de courir au ciel, pâle. Tout le contraire de son pays d'Afrique, rôti de soleil éreintant et accablé de poussière rouge, où les pluies d'orages, violentes, peuvent se faire espérer pendant des mois et des mois. Alors, les cultures et les bêtes, et les hommes, meurent. Les enfants surtout s'éteignent, fragiles brindilles aux yeux immenses, comme des braises anémiées, étouffées. Alors, les lamentations des femmes, dans la chaleur impitoyable, sont quotidiennes. Et leurs yeux n'ont plus de larmes, leurs cœurs se recroquevillent et leurs bouches maudissent le ciel, pleines d'amertume et de résignation lasse.

Pourtant elle l'aime son pays ocre et flamboyant, Fasila. Plus encore qu'elle ne l'aurait pensé, il lui manque déjà. C'est là-bas que sont ses ancêtres, sa

famille, ses amis, sa jeunesse. Les odeurs, surtout, font défaut, en cette pâle contrée, un peu fade, un peu grise, au mieux pastel, où elle marche lentement entre ravissement et étonnement sans fin. La fébrilité ambiante, surtout, la stupéfie. Pourquoi sont-ils si pressés ? Dans l'urgence, toujours, semble-t-il.

Aussi loin que ses souvenirs remontent, elle a toujours entendu cette expression, déclinée avec gourmandise, syllabe après syllabe, comme pour mieux la savourer, et qu'enfant elle ne comprenait pas vraiment. Puis, par chance encore, elle avait appris le français à l'école des religieuses, ainsi que le calcul et d'autres matières aussi. Pourtant, avant même d'en connaître le sens strict, ces deux mots, doux et soyeux comme un fruit bien mûr qui fond en bouche, l'entraînaient, elle comme bien d'autres, en d'interminables et duveteuses rêveries. Ce *délicieux pays*, fantasmé par tous, ses camarades, ses frères et sœurs, mais aussi par ses parents et les autres adultes de son entourage, symbolisait le lieu, à jamais inaccessible, où le bonheur résidait par essence, où l'abondance régnait sans réserve, d'où la souffrance était exclue, le plus souvent.

La plupart s'étaient résignés à ne jamais le connaître. Fasila, elle, espérait quand même. Elle ne manquait jamais le récit de quelqu'un qui connaissait un homme parti là-bas, exhibant pour preuve une carte postale écornée où figurait la capitale de ce *délicieux pays*, et brodant à l'infini sur la vie merveilleuse qu'on y menait. Elle avait lu et relu tant de fois les quelques livres qu'elle avait pu trouver, les rares brochures touristiques ou publicitaires entourant les fruits et légumes achetés par sa mère au marché,

qu'elle pouvait en réciter, de mémoire, des phrases entières, des pages complètes, à sa famille ébahie et charmée. A la longue, elle était devenue « la spécialiste », l'autorité incontestée du *délicieux pays*. Cela lui obtint un prestige dont elle n'abusa pas, car ce n'était pas dans son caractère.

Dans l'ovale gracieux du visage, ses hautes pommettes et la finesse du nez, comme son port altier, l'avaient toujours distinguée de ses frères et sœurs qui, rapidement, avaient souligné sa différence en l'affublant du sobriquet, mondialement connu même là-bas, de Star. A la longue, tous, dans sa famille, dans le quartier où elle vivait, ne l'appelaient plus que Fasila-Star, sans même y penser. Elle aussi s'était habituée à ce nom composé, oubliant l'étoile qu'elle était sensée incarner et se contentant d'être le rayon de soleil souriant du quartier. Tous l'aimaient et l'appréciaient. Ses yeux en amande, sa peau de chocolat noir, ses cheveux à peine frisottés qu'elle entrelaçait en d'innombrables tresses, l'odeur de vanille citronnée de son corps, lui valaient de nombreux admirateurs et soupirants. Pourtant, à vingt ans, Fasila espérait toujours. Elle savait qu'avec un mari, puis des enfants, jamais elle ne verrait le *délicieux pays* de ses rêves. Alors, elle écartait, en riant de toutes ses dents, les avances et propositions arrivant d'abondance.

Lorsqu'elle apprit, par un ami travaillant au port, qu'une place de lingère était disponible sur le grand bateau blanc amarré au quai, elle tenta sa chance sans réfléchir plus avant. C'est ainsi qu'elle prit la place d'une jeune femme hospitalisée d'urgence et se retrouve aujourd'hui dans cette ville, si loin de son pays, si loin de l'Afrique. Son travail sur le navire a

payé le voyage et il lui reste même un peu d'argent pour prendre un train jusqu'à la capitale. Elle a en poche l'adresse d'une vague cousine installée là-bas depuis deux ans et espère qu'elle pourra l'héberger, dans un premier temps.

La capitale est triste, sous un ciel plombé, malgré les lumières clinquantes, l'opulence des vitrines dans les larges avenues, et le flot ininterrompu de véhicules qui lui donne le tournis. La cousine l'accueille avec effusion et un réel plaisir. Il faut absolument lui trouver un travail rapidement car, son visa touristique expiré, elle peut être reconduite immédiatement. La loi est formelle, qui ignore les rêves fous des jeunes filles et ne connaît que les tampons officiels, les contrats de travail, les justificatifs de domicile et autres arguties.

Justement, la cousine a vu une affichette, chez un commerçant du quartier, qui propose un « emploi de maison » au domicile d'un couple de médecins. C'est « Madame-Docteur » qui la reçoit, qui l'interroge, vrillant ses yeux soupçonneux dans les siens, s'assurant de sa maîtrise de la langue et des règles de politesse. L'examen la satisfait et il semble même qu'un début de sourire vienne adoucir ses lèvres minces.

Fasila est heureuse. Il lui arrive de chanter d'interminables et langoureuses mélodies du pays natal. Mais, son travail est dur et longues sont les journées dans le grand appartement habillé de meubles précieux. Il faut sans cesse nettoyer, faire les lits, cuisiner, repasser le linge, acheter les provisions, remettre en ordre. Dès le premier jour de son service, madame-docteur le lui a dit : « Je suis juste, mais

stricte. Je ne tolère pas le moindre désordre. Je veux une propreté irréprochable. Quant à la cuisine, je vous apprendrai progressivement ». C'est la tâche préférée de Fasila. Elle aime découvrir les produits, les cuissons, les sauces, les assaisonnements. Bien que n'y accordant qu'une importance secondaire, sa patronne la félicite pour ses progrès rapides en ce domaine et pour l'intérêt qu'elle lui apporte. « Je suis stricte, mais juste, je sais reconnaître tes efforts, Fasila. Continue comme ça ».

A la longue, madame-docteur lui fait entièrement confiance. Certes, elle lui recommande toujours de ne pas traîner au dehors, par crainte d'un contrôle de police. Elle ne lui accorde que rarement, une fois par mois environ, un jour de congé qu'elle passe avec la cousine africaine, ravie de la voir et d'échanger, volubile en paroles et mimiques, dans la savoureuse langue maternelle. Naturellement, il est des jours où madame-docteur laisse déborder sa mauvaise humeur, n'arrivant plus à la contenir et rageant, de ce fait, d'autant plus. Devant ce regard chargé d'éclairs, Fasila, alors, baisse les yeux et répond d'une toute petite voix : « Oui madame, bien madame ». A la longue, elle s'est accoutumée à ces éclats et son cœur ne bat plus la chamade comme avant, lorsqu'elle craignait de perdre son emploi et la relative sécurité qu'il lui procure. Elle sait que ce n'est qu'un orage.

Monsieur-Docteur, elle le voit beaucoup moins que son épouse. Il travaille énormément à son cabinet et visite ses patients alités chaque jour. Il est d'humeur égale et lui parle toujours de même, comme si elle n'était pas la domestique et lui son employeur. Avec beaucoup de familiarité, et beaucoup de gentillesse, il a l'air heureux de commenter, avec elle,

les faits divers de l'actualité, les drames et sourires qui trament les journaux de leurs éphémères fulgurances. Il ne dédaigne pas son avis, fut-il sur des sujets politiques qu'à priori elle maîtrise mal, arguant du fait que son jeune âge et son origine lui permettent un regard neuf sur la vie, sur le monde. Elle ressent une grande fierté pour ces conversations et est immensément reconnaissante envers monsieur-docteur. Il est très bon. Il évite de trop parler avec elle quand madame-docteur est dans la même pièce, car alors celle-ci secoue ses épaules avec un air consterné et offensant qui les chagrine tous deux. Aussi s'abstiennent-ils, le plus souvent.

Ce qu'apprécie Fasila, surtout, et bien que ce soit pour elle un surcroît important de travail, se sont les réceptions. Périodiquement, M. et Mme Docteur invitent leurs amis et le grand appartement résonne de voix fortes, de rires et de gaies musiques. Ce sont presque des fêtes, intimes, avec souvent tout de même, de longues conversations sérieuses et passionnées dont Fasila se repaît, par bribes, et qui lui donnent la vertigineuse impression d'être très intelligente, momentanément. En désordre, elle découvre des pans entiers, jusqu'alors insoupçonnés d'elle, des sciences, des arts, de la politique et de la philosophie, enfin la complexité des rapports humains et leurs prodigieuses ramifications et interférences. Elle est avide de savoir, voudrait poser des questions, mais n'ose. Elle se contente d'écouter attentivement, pour autant que son service le permette, et se tait. Mme.-Dr. est stricte, elle ne le tolérerait pas. Mais elle ne peut empêcher ses yeux de briller, son corps d'exprimer la fascination et l'appétence qu'elle ressent. En quelques heures, elle a l'impression que

son esprit, que ses pensées vivent plus qu'en des jours et des jours de travail routinier. Intérieurement, elle jubile intensément.

Un des invités particulièrement, la fascine. C'est la première fois qu'elle le voit, ce doit être un nouvel ami du groupe d'habitues. Dès son arrivée, il l'a regardée avec beaucoup d'acuité, mais gentiment, gaiement presque. Etrangement, la prunelle de ses yeux est un dégradé de bleu, du plus pâle au plus foncé, qui enchante littéralement son regard. Sa présence dans le groupe est apaisante. Il explique calmement, et rend compréhensible, la chose la plus compliquée, dédramatise et relativise les événements, les sentiments et les affects. Fasila l'écouterait pendant des heures mais, parfois, il se tait pour que les autres puissent s'exprimer. Elle, Fasila, voudrait tellement lui donner son avis, poser des questions, lui dire l'Afrique, ses problèmes et sa beauté. Mais c'est impossible. D'un seul regard, Mme Dr la fige, la statue et lui enjoint de regagner la cuisine. C'est un arrachement pour elle. Il semble que tous ressentent cet étrange magnétisme qui émane de lui, naturellement, à son corps défendant. Mais nulle envie envers lui, pas de jalousie, seulement l'amitié et l'affection, au moins, pour lui. C'est fort.

Et puis, il y a « le fils ». Il est grand, dégingandé, avec des bras et des jambes comme un poulpe, des « piercings » et de l'acné, un baladeur et des mauvaises humeurs propres à ses dix-huit ans.

La plupart du temps, il ignore Fasila. Enfermé dans sa morgue, sa blanchitude et sa bêtise. Pourtant, elle s'en est vite rendue compte, son attitude n'est qu'un réflexe épidermique de défense face à la

différence qu'elle représente. Autre race, autre couleur, autre civilisation, autre classe sociale, elle incarne tout ce qu'il n'est pas et méconnaît. D'où cette peur irraisonnée mêlée de timidité et de manque de confiance en soi. Puis, à la longue, la gentillesse et la candeur de Fasila, sa spontanéité aussi, ont raison de son arrogant dédain, et il parle avec elle. Il lui dit ses goûts musicaux, lui prête des livres, confie même, parfois, ses rêves pour plus tard, ce qu'il aimerait devenir si ses vœux se réalisent, sans stupide et imprévisible anicroche. Enfin, tout le fatras indécis, un peu flou et parfois fou, qui envahi la tête d'un jeune homme de dix-huit ans, sujet à tous les enthousiasmes et prompt aux découragements les moins justifiés. Il s'étonne et rit de la frustration qu'éprouve Fasila à ne pouvoir apprendre, de sa détermination, qu'il peut lire à la flamme de ses yeux, à grappiller le moindre savoir passant à sa portée, de la puissance de sa volonté et de ses désirs.

En même temps, la pondération de Fasila, son bon sens évident, le rassurent et l'apaisent, lui donnent l'occasion, progressivement, de s'affirmer. Son racisme instinctif et primaire décline jusqu'à ne plus être que des fanfaronnades clamées avec ses copains lors de soirées, de beuveries initiatives, de délires éthyliques communautaires et de honteuses abjections. A jeun, il est loin de les assumer, même de les penser. Elles font partie de son héritage, de son milieu social, et il doit se secouer, s'ébrouer, pour s'en débarrasser.

Un jour, où le soleil du printemps éclabousse les fenêtres, les tapisseries et les meubles étincelant comme des miroirs, « le fils » entre sans frapper dans la petite chambre de Fasila. Elle lit, étendue sur son lit, d'une robe légère seulement vêtue, et nimbée de

soleil. En deux enjambées il est près d'elle et l'enserme de ses bras, de ses jambes, de son souffle. Elle essaie de résister, se débat, se révolte, mais elle est trop faible. Ses cris n'attirent personne car la maison est vide. Elle ferme les yeux et se laisse aller, se réfugie dans les longues courses, qu'enfant, elle entreprenait avec ses sœurs et ses frères, malgré la chaleur étouffante, dans les grandes étendues de brousse cernant la ville, où les fleurs, les papillons et les oiseaux effarouchés composaient la grande symphonie africaine. Fortes les odeurs, somptueuses les couleurs vives, géants les arbres dans le ciel immense, envahissent son esprit, pétrissent son corps, annihilent sa volonté. Elle est le fêtu de paille malmené par la tempête, jeté à droite, à gauche, roulé et soulevé, caressé et rejeté. Après, elle ne dit mot. Lui, très vite, bredouille quelques paroles, se rajuste, hésite sur ses grandes jambes, près du lit, et s'enfuit hâtivement. L'esprit de Fasila est vide, secs sont ses yeux et sec son cœur.

Fasila n'a rien dit. Pourtant, très vite, Mme.Dr. a su. Elle a obtenu les aveux de son fils, après les avoirs devinés. Elle a patiemment expliqué à Fasila qu'elle ne pourrait la garder à son service si elle donnait naissance à cet enfant. Qu'elle était trop jeune, que sa situation d'immigrée n'était pas légale, qu'elle avait une part de responsabilité dans ce qui lui arrivait, etc.etc.

Pour éviter des complications administratives, elle lui a proposé de pratiquer l'avortement à son cabinet personnel. Inutile d'aller à l'hôpital pour si peu. Mr.Dr ne l'apprendrait même pas...

Trois jours après l'intervention, Fasila a toujours mal, ça brûle en bas de son ventre, elle a envie de

crier mais se retient. Quand Mme.Dr rentre, en fin d'après-midi, elle comprend tout de suite. La fièvre brûle le corps de Fasila, ses yeux chavirent, sa peau se grise. Elle appelle d'urgence une ambulance pour l'hôpital. C'est là, après un jour et demi de lutte, que Fasila s'éteint. La septicémie a été la plus forte.

Maintenant, elle repose dans sa boîte de bois clair, sous la terre du *délicieux pays* que sa chance lui a permis de connaître, où elle a vécu plus de deux ans, sans pouvoir en découvrir toutes les splendeurs, tous les contrastes, toutes les douceurs. Loin de l'Afrique et des siens, elle repose pour l'éternité avec pour seule inscription sur la pierre qui la recouvre : FASILA-STAR, suivit de la date de sa naissance et, vingt-deux ans après, celle de sa mort.

C'est sa cousine qui a obtenu, de Mme.Dr, que son nom étincelant soit gravé sur la stèle. Malgré un léger haussement d'épaules, Mme.Dr. a été parfaite, comme toujours ; stricte mais juste. Elle a payé tous les frais de l'inhumation, et la pierre tombale, et une gerbe de fleurs rouge sombre qu'à coup sur Fasila aurait beaucoup aimé. De celles dont elle ornait, avec tant de grâce, sa chevelure de jais surplombant ses yeux de jade. De celles lui rappelant l'Afrique.

CHAPITRE 1

Lorsque, descendant souplement de son astronef banalisé, Az posa le pied sur le sol de la planète lumineuse, aucune idée préconçue ne vint troubler son esprit. Il avait visité nombre de planètes ces dernières années. Chaudes ou glacées selon la distance qui les séparait de leurs étoiles respectives, désertes ou habitées en fonction des gaz composant leurs atmosphères, aucune n'avait atteinte, et de loin, le niveau de développement de Miné, sa planète d'origine. Mais toutes celles habitées, sauf catastrophe majeure toujours possible, étaient sur la voie qui les mènerait, un jour plus ou moins lointain, au stade avancé de la vie telle qu'elle se déroulait sur Miné. Il le savait ou, en tous cas, il l'espérait.

En tant qu'historien du développement des mondes, il accumulait le maximum d'observations sur l'état, à une période donnée, de chaque planète qu'il avait choisie de visiter. Il savait que Miné, aussi radieuse soit-elle aujourd'hui, avait connu tous les stades de l'évolution, depuis la création de l'astéroïde aride jusqu'à la merveilleuse harmonie actuelle en passant par la naissance, puis le développement de la vie, et

qu'elle était la synthèse la plus achevée, à sa connaissance, de l'évolution d'une planète. Cependant, il existait aussi nombre d'autres galaxies où tout était possible.

La grande ville, immeubles de 4/5 étages et larges avenues, frappait d'abord par l'incessant balai d'automobiles bondissant rageusement au feu vert pour freiner brutalement quelques centaines de mètres plus loin, au feu rouge. C'était un genre de rituel, passablement incompréhensible pour un observateur fraîchement débarqué. Pourtant, Az s'en rendait compte progressivement, cette énorme dépense d'énergie avait sa logique. La majorité des véhicules, conçus pour 4 à 5 passagers, circulaient le plus souvent avec une seule personne à bord, visiblement tendue vers sa destination finale. Les mâchoires serrées, les mains enserrant nerveusement les volants, les regards tristes et déterminés balayant le champ de vision devant le conducteur, avec régulièrement un coup d'œil circonspect dans le rétroviseur, tout indiquait que les déplacements, dans la grande ville, n'étaient pas des parties de plaisirs, mais répondaient à une véritable nécessité.

Sur les trottoirs, larges mais encombrés d'innombrables poteaux, panneaux de signalisation ou publicitaires, kiosques et bouches de métros, trottinait, morne ou bavarde, une foule terriblement pressée et indifférente à tout ce qui aurait pu la détourner, ne serait-ce que quelques minutes, de son but. Ce flux incessant, prodigieux et vaguement inquiétant, déferlait de tous côtés, dans tous les sens, à l'avant, à l'arrière, des rues adjacentes, des bouches de métro, des boutiques et porches d'immeubles, dans une incoercible et néanmoins efficace chorégraphie

urbaine. Aux traversées des rues, dès le vert affiché, des cohortes de piétons s'élançaient, compactes et vives ainsi que des sardines se déplaçant en bancs serrés, avec parfois d'impudents imprudents forçant le passage parmi le flot d'automobiles ponctuant leurs courses de coups de klaxon et invectives diverses.

Sous terre, une atmosphère empestée et un éclairage glauque, parfois, violant souvent, accueille Az pour son premier déplacement en métro. Le regard des gens, qu'il arrivait parfois furtivement à capter, offrait une palette variée d'expressions allant de la curiosité fugitive à une vague crainte irraisonnée, avec, cependant, une prédominance très nette d'indifférence affichée tournant éventuellement jusqu'à une certaine arrogance. Le grondement des rames approchant, s'arrêtant doucement puis repartant, – dès l'échange de passagers effectué –, dans un chuintement étouffé, après qu'un signal sonore ait retenti, contrastait avec le silence presque inquiétant qui régnait entre temps. Silence déchiré par intermittence d'un éclat de voix, d'un cri, d'un rire subit, incongru et bref, émanant d'un groupe de jeunes chahutant ou s'apostrophant vivement. Ambiance étrange à ses yeux et ses oreilles, mais apparemment familière à ceux des usagers.

Le service des voyages interplanétaires avait fourni à Az tous les papiers d'identité, compte en banque et informations utiles à un « Minéral » débarquant pour la première fois sur cette planète. Il avait subi une imprégnation accélérée de quelques heures pour apprendre le langage du pays initialement choisi, et quelques autres heures l'avaient conditionné aux us et coutumes de la région. Grâce au « clonage accaparant », son apparence physique était complètement banalisée aux yeux de ceux qu'il devait

désormais appeler ses concitoyens. Seule petite bizarrerie de son être, qu'il ne pouvait toutefois cacher à un regard attentif, ses yeux se paraient d'un dégradé du bleu le plus pâle jusqu'au marine prononcé d'un jour de tempête. Et cette intrigante particularité ne manquait pas d'ajouter à son charme androgyne. Sinon il était brun, chaussait du 43, et paraissait avoir autant d'années. Rien de plus banal n'habitait cette contrée où, pourtant, chaque individu aurait voulu, s'il en avait eu le pouvoir, se distinguer de ses contemporains. Mais la plupart en étaient réduits, ainsi qu'il devait vite le constater, à afficher leur différence dans un détail vestimentaire, un ornement discret ou tapageur qui, à force de mode, banalisait, d'une manière qui aurait pu être pitoyable si elle n'avait été si crânement assumée, la personne qui l'exhibait. Les jeunes, surtout, mettaient un point d'honneur à présenter tous les mêmes vêtements informes, les semblables chaussures de sport souvent à peine lacées, ainsi que piercings et tatouages quasiment obligatoires. Cependant, à y regarder de plus près, la majorité des gens adultes ne variait guère de certaines modes vestimentaires propres à leur âge. Les matières, les coupes et les couleurs, tout concourait à une relative uniformité grisâtre qui semblait imprégner aussi l'humeur générale de cette foule. Rares étaient les sourires et plus encore les rires, les rendant à ses yeux d'autant plus précieux.

Az avisa un hôtel d'apparence discrète, bien que cossue, qu'il avait repéré sur sa liste d'hébergements locaux. Le réceptionniste, affable, questionna : — « Vous comptez résider plusieurs jours ? » — « Certainement, rétorqua Az quasiment sans accent. Bien que je ne puisse vous dire combien précisément ».

– « C'est à quel nom ? » – « Azard, A.Z.A.R.D. épela-t-il, Jacques, touriste dans votre belle capitale. »

Il avait appris, lors de son « imprégnation », que flatter l'égo des habitants d'une région ne pouvait que lui être bénéfique. Il n'allait pas s'en priver. La chambre, sobrement décorée et meublée, était néanmoins confortable et insonorisée à l'aide de double vitrages. Le bruit infernal de la rue n'arrivait plus, en cette quiète retraite, qu'en un imperceptible murmure. Az fut soulagé car l'agitation et le bruit incessants l'avaient durement agressé jusqu'ici. Il s'octroya un petit repos sur le lit bien rembourré.

Chapitre 1 prime

Az

Cette ville est belle, pleine de vie. Mais pourquoi les gens sont-ils si pressés ? Ils courent presque tous. Et toutes ces voitures, ces embouteillages, cette rage, cette fureur contenue. A quoi ça rime ? Y a-t-il un sens, des raisons, à cette frénésie ? Peut être s'agit-il d'obligations, de la nécessité de gagner sa vie. D'avoir un salaire, en tout cas des revenus, pour se loger, se nourrir, se distraire.

Sans doute. Mais le jeu en vaut-il la chandelle ? Certains ont décidé (mais ont-ils vraiment eut le choix ?) de ne pas entrer dans le système. Ils se contentent, si l'on peut dire, de tendre la main, assis sur les trottoirs. Parfois, un quidam ralenti son pas et dépose une pièce de monnaie dans leur paume grise, assortie, dans le meilleur des cas, d'un sourire de connivence ou d'un regard navré. Le plus souvent, ses yeux évitent les siens.

Pourtant, l'opulence saute aux yeux. Des vitrines brillantes proposent de luxueux objets. Des vêtements hors de prix, des meubles, des bijoux, des voitures tapageuses, des appartements, des maisons, des

immeubles aux colossales valeurs se vendent. Les cafés, les restaurants, les boutiques ne désemplissent guère. Les cinémas, les théâtres suscitent d'impressionnantes queues à leurs portes. Mais je suis au cœur de la capitale. Je sais qu'en des quartiers alentours, des banlieues proches ou lointaines, le clinquant s'efface et le gris s'installe. Le travail harassant, les interminables trajets domicile-emploi quotidiens, l'incertitude quant à la pérennité de ces emplois, plombent la vie de millions de citoyens. Pire, le chômage et l'insécurité liés à la misère, les révoltes sporadiques faces aux injustices, à l'exclusion, ont créé de véritables ghettos, par endroits, en banlieue et en province.

Aux alentours de la capitale, dans des bois ou sous des ponts, des « sans domicile fixe » tentent de survivre, et meurent, loin des regards. Ainsi, les plus grandes richesses côtoient, sans les voir, les plus extrêmes pauvretés. Quelle curieuse organisation ! Cette société, malgré sa complexité sophistiquée, est incapable d'assurer le minimum vital à tous ses concitoyens. Est-ce bien raisonnable ?

D'ailleurs, la question mérite d'être posée, s'agit-il de l'impuissance d'un système ou de la volonté d'une caste minoritaire, détentrice de l'argent et du pouvoir, de maintenir dans la sujétion le plus de gens possible ?

Décidément, au premier abord, cette planète est étrange. Il faut que j'approfondisse ma connaissance de ses modes de fonctionnement.

CHAPITRE 2

Immense, le musée bruissait pourtant d'une multitude de conversations qui, bien que contenues, résonnaient sourdement sous les hauts plafonds. Les gens se déplaçaient par groupes de deux ou trois personnes, voir seuls, stationnant quelques secondes – plus parfois – devant chaque œuvre, curieux ou intrigués, dubitatifs souvent... ou passaient sans s'arrêter, indifférents voir méprisants à l'encontre de peintures ou sculptures incompréhensibles ou laides à leurs yeux. Parfois, un groupe d'enfants, accompagnés de leur professeur, rompait abruptement l'harmonie ambiante, y incluant, par le vif mouvement de leurs corps, par la spontanéité de leurs questions, de leurs paroles, la primauté essentielle de la vie. Les autres visiteurs leur jetaient des regards amusés ou désapprobateurs, complices ou furieux selon la compréhension qu'ils avaient, chacun, de l'impulsive enfance.

Az observait ces comportements avec attention, ne s'intéressant que fugitivement aux œuvres exposées car il les connaissait presque toutes, même si c'était grâce à des copies depuis longtemps exposées aux

cimaises des musées de Miné, dupliquées incognito et à distance par les ondes transpaciales.

Un couple d'âge moyen, lui grand et d'allure sportive, elle des cheveux auburn coupés courts, des chaussures à talons ne compensant pas les quinze centimètres de différence de taille avec l'homme, conversait vivement devant une œuvre justement intitulée : « exposition incertaine », constituée d'une cuvette de W-C. complète en céramique et abattant en bois peint de bleu pastel, surmonté d'une roue de bicyclette rose bonbon, sans pneu, aux rayons tristement déformés ou brisés. « C'est se foutre du monde, carrément » dit-il. – « Si tu ne comprends pas, au moins évite de juger. L'artiste a sûrement voulu exprimer quelque chose de "métaphysique" », répondit-elle, mi-figue mi-raisin. – « Si seulement c'était esthétique, je consentirai peut être à l'examiner comme une œuvre d'art. Mais là... » – « La finalité de l'art n'est pas l'esthétisme. Celui-ci peut être un moyen ou, le plus souvent, le résultat de l'œuvre. En aucun cas il ne peut être obligatoire pour sa constitution ou son achèvement ultime. » Az, qui n'avait rien perdu de cet échange, s'approcha. – « Pardonnez-moi de m'immiscer dans votre conversation, mais je suis très intéressé par vos opinions respectives. Je m'interroge fortement, pour ma part, sur l'exposition de telles œuvres dans un musée d'une si grande renommée. Est-ce courant ? »

Le couple l'avait jaugé d'un œil surpris, de prime abord, puis vaguement ennuyé chez l'homme, intéressé chez sa compagne. C'est elle qui répondit. – « Il y a longtemps que cela existe et devient de plus en plus fréquent, même si souvent incompris ou méprisé de beaucoup. L'Art est, et a toujours été d'ailleurs, au-delà

de sa fonction ornementale et significative, un mode de communication primordiale entre les gens, et même les générations. Les peintures rupestres primitives puis, au cours des siècles, les édifices, les iconographies religieuses ou politiques, les monuments, etc... dénotent, de la part de leurs auteurs, du besoin viscéral des êtres vivants, d'exprimer à leurs semblables les émotions, les sentiments, voir les convictions qui les animent. » – « Sauf qu'en face de tels objets, détournés de leur usage, c'est raté. La communication ne passe pas », exprima l'homme. « Je me demande parfois, découvrant certaines « installations », comme on les appelle maintenant, s'il ne s'agit pas purement et simplement d'escroqueries caractérisées. Mais peu de critiques s'en offusquent ouvertement. Ce ne serait pas « tendance ».

Az s'interposa vivement, coupant court à la réplique qu'il pressentait en face. « Si nous allions prendre un rafraîchissement ? J'ai repéré un café à l'entrée du musée et serai heureux de vous inviter. » Le couple échangea un bref regard et acquiesça. Az se présenta : « Mon nom est Azard, Jacques Azard. Je suis en voyage touristique et me passionne pour votre capitale. Quelle ville ! Tant de richesses : architecturales, historiques, culturelles. Décidément, sa réputation n'est pas surfaite. » Marie, ainsi qu'elle venait de se présenter, désigna son compagnon : « Jo, mon mari. » Elle continua : « Vous savez, il y a parfois un monde entre le regard d'un touriste et celui de l'habitant d'une ville, fut-elle la plus belle du monde. Je suis persuadée qu'une frange importante des laborieux résidents de cette agglomération ne discerne plus, ou pire, n'a jamais vu sa splendeur multiforme. Le quotidien banalise tout, jusqu'à rendre

aveugle, parfois. Ce qui ne veut pas dire, loin de là, que nos concitoyens soient incapables de voir l'harmonie et la beauté latente autour d'eux. Il suffit souvent de peu de chose pour la révéler. Les parfums évocateurs d'un printemps, si ardemment désiré. La flamboyance parfaite, en une chaude palette de teintes chaque année étonnement redécouverte, d'un arbre se découpant dans un ciel automnal. La grâce d'une rencontre inespérée et enrichissante, ou simplement, un air de musique, fut-il le plus trivial, rameutant dans votre esprit les vagues douces de bonheurs anciens, voir enfantins. »

Az était subjugué par la passion maîtrisée que révélait Marie en parlant. Sa parole coulait lentement, mais fermement, dénotant une conviction forte pour les idées qu'elle exprimait. Elle prenait le temps de choisir ses mots, laissant parfois s'immiscer, entre deux, une imperceptible pause nécessaire à leur découverte. Regardant Jo, il surprit sur son visage un sourire à demi goguenard empreint de tendresse. Il l'avisa joyeusement : « Marie est ainsi, capable de transformer la réalité la plus fade en merveilles poétiques. » Elle le regardait, émanant d'elle une indéfectible affection, avec beaucoup de lucidité. Ce fut une révélation pour Az, estomaqué. Les êtres pouvaient s'aimer, vraiment, en étant très différents foncièrement. Il ressentait entre eux une harmonie profonde qu'aucune divergence de vue, – entendons-nous : dans des domaines bien précisés et acceptés par chacun – ne pourrait attaquer. Ce leur était une grande force et, en même temps, donnait l'irritante impression aux gens qui les rencontraient ainsi, en couple, que le fonctionnement de ce duo resterait à jamais incompréhensible à leurs yeux.

Chapitre 2 prime

Jo

Je ne comprends pas que Marie s'extasie autant devant ces « installations », ces objets hétéroclites. Des artistes ? Des jean-foutre plutôt. Avec son argumentation, elle est capable de tout justifier. Elle est brillante. Trop brillante, même. Je n'ai que mon bon-sens à lui opposer. Il ne fait pas le poids face à sa rhétorique. Elle est énervante. Enfin, c'est pour ça, aussi, que je l'aime. Je suis fier de son éclat, de son assurance. Mais qu'est-ce qu'elle est énervante.

Je la regarde là, assise devant son orangeade, en train de pérorer. Comme elle est belle. Ses lèvres bougent. De sa bouche sortent des mots. Je ne les entends pas. Son profil me fascine. Même après toutes ces années, je ne suis pas rassasié de la contempler. Certes elle n'a plus vingt ans, mais l'essentiel demeure. Cette flamme peut-être, cette fougue, cette passion jusque dans les plus petits détails. Avec elle, chaque événement est important. Les couleurs sont plus vives, les odeurs plus fortes. Non, non, ce n'est pas une question de rapidité. Elle n'est pas comme ces jeunes gens d'aujourd'hui

toujours agités, stressés, nerveux, qui débitent à toute vitesse des mots creux. Elle ne parle pas pour ne rien dire.

Parfois, à mon travail, quand la routine m'englué un peu dans sa toile, je pense à elle. Et son absence est comme une douleur physique. C'est un manque, lancinant telle une écorchure dont on sait qu'elle n'est pas grave mais qui fait souffrir quand même. Un peu.

Bizarrement, c'est aussi une jouissance. Je sais que dans quelques heures, ce soir, je la retrouverai, calme, sereine, aimante. Oui, c'est un grand bonheur de penser à elle, dans la grisaille quotidienne.

Mais qu'est-ce qu'elle est énervante. Qu'avait-elle besoin d'accepter cette invitation de ce freluquet, au musée ? En fait, il n'est pas plus jeune que nous, bien qu'il ait l'allure d'un adolescent. Sympathique, au demeurant. Et cultivé. Là, elle trouve à qui parler, il a du répondant.

Tiens, je vais l'inviter à ce joindre à nous pour le match de foot de vendredi. Avec Alex et moi, il sera en bonne compagnie, entre hommes. Et nous verrons s'il est aussi brillant dans un stade ?

CHAPITRE 3

Le stade vibrait sourdement avec, régulièrement, de brusques explosions à base de hurlements, de sifflets, de fraplements frénétiques portés aux bancs de l'immense enceinte. D'étranges sons, tels que grelottements, beuglements, émanant d'objets les plus divers, émaillaient le charivari ambiant qui soudain grossissait, terrible, puissant, symphonie barbare éclatant de milliers de poitrines véhémentes, lorsqu'une phase du jeu semblait donner l'avantage à l'une des équipes, qu'une faute était commise ou un but marqué. Puis, aussi abruptement qu'elle avait monté, la vague de clameurs retombait jusqu'à n'être plus que le bourdonnement à peine audible de molles déferlantes sur des galets. Pourtant, la tension extrême éclatait périodiquement, révélant la passion et l'implication dans ce jeu de ballon, de cette foule enthousiaste.

Un copain de Jo Quasi, Alex Ray, n'était pas le moins démonstratif. Il vitupérait ferme, apostrophant l'arbitre à l'occasion, et hurlait à l'unisson lorsque de surprenants chants tribaux étaient lancés pour encourager les équipes. On le sentait survolté, jubilant sans retenue aucune dans ce maelström puissant qui

l'emportait irrésistiblement. Az était fasciné par son comportement autant que par l'ambiance générale régnant dans le stade. Les spectateurs, visiblement, se délestaient joyeusement de toutes contraintes et frustrations qu'ils pouvaient subir habituellement dans leur vie quotidienne. Et Az, progressivement, devenait partie prenante de cette foule, de cette liesse délirante et bonne enfant, de cette clameur immense qui soudainement accélérait son pouls et surchauffait son corps. A son grand étonnement, il se sentit à l'unisson : euphorique et solidaire de ces êtres.

Après le match, ils savouraient une bière, assis tous les trois dans un bar non loin du stade, commentant chaudement les phases marquantes et le résultat final de la rencontre. « Les noirs et blancs l'ont superbement emporté, s'extasiait Alex, c'est logique car se sont les meilleurs. » « C'est vrai, acquiesçait Jo, mais il n'empêche que les blancs et noirs ont manqué de réussite. Il s'en est fallu de peu qu'ils n'égalisent au cours de la seconde mi-temps. Avec un petit peu plus de chances... De toutes les manières, les dés sont pipés. C'est l'argent mis en œuvre qui décide des meilleurs joueurs, donc des clubs gagnants. On est bien loin de l'esprit du sport initial. » Alex s'agitait sur sa chaise : « Ce qui est important, c'est de voir évoluer de belles équipes qui donnent à voir de superbes rencontres. Pour notre plaisir, il faut du spectacle. »

« Certes, mais le plaisir est un peu gâché quand on apprend que les joueurs sont vendus et achetés comme de vulgaires bestiaux, et que ces transferts peuvent atteindre des sommes astronomiques. Sans parler des salaires des joueurs, qui sont absolument hors de toute justification. Il est normal que le talent soit reconnu, y compris financièrement, mais en l'occurrence les